

Wallace Stevens

## Description sans lieu

traduit par Raymond Farina

### I

Il est possible qu'apparaître — ce soit être,  
Ainsi le soleil est apparent et il est.

Le soleil est un exemple. Ce qu'il paraît il l'est  
Et dans une telle apparence existe toute chose.

Car les choses sont comme une apparence du soleil  
Ou de la lune ou de la nuit ou du sommeil.

Ce fut une reine qui le fit apparaître  
Au moyen du néant illustre de son nom.

Son esprit vert rendit vert le monde autour d'elle.  
La reine est un exemple... Cette reine verte,

Dans l'apparence de l'été de son soleil,  
Transfigura l'été avec son apparence.

Dans la vacance d'or elle vint, elle vient,  
Elle semble exister dès que l'on dit son nom.

Son temps devient encore, comme il est devenu,  
La couronne et le jour qui couronne sa gloire.

## II

De telles apparences sont réalité :  
L'aspect qu'ont chaque jour, chaque matin, les choses

Ou le style propre à la reine, celle-ci  
Ou une autre ou la moindre apparence nouvelle

Dans l'angle mort de l'œil qui voit, derrière lui,  
La plus grande apparence de l'esprit majeur.

Un âge est la manière héritée d'une reine.  
Un âge est vert ou rouge. Un âge croit

Ou bien renie sa foi. Un âge est solitude  
Ou barricade contre l'homme singulier,

Dressée par l'innombrable pluriel. C'est pourquoi  
Son identité n'est qu'une apparition,

Sous l'apparence d'un original dans l'œil,  
Dans la façon majeure d'une reine, la reine

Verte, rouge, bleue, argentée. Sinon  
Quelle subtilité aurait l'apparition ?

Nous serions encore dans la pâle apparence  
Si n'étaient, délicats, des tintements étranges.

Ce sont les apparences réelles qu'on voit,  
Entend, sent et connaît, sent et connaît ainsi.

## III

Il y a des apparences virtuelles, arrogantes pour exister,  
Comme sur la page du plus jeune poète,

Ou dans le musicien ténébreux qui écoute  
Pour saisir mieux l'éclat des accords créateurs.

Il y a des apparences virtuelles, turbulentes  
Dans la mort d'un soldat, comme un désir ultime,

Dans la plus qu'humaine banalité du sang,  
Le souffle qui jaillit vers le haut et s'éloigne,

Un autre émergeant de la mort qui dit pour lui  
Des apparences telles qu'en donne la mort.

Ce pourrait être, aussi, un changement plus grand  
Qu'en l'image d'un poète faisant de l'être

Réalité, un point dans la musique en feu  
Où l'éblouissement cède à une clarté,

Où d'observer on accomplit, content de soi,  
Dans un monde réduit à un tout immédiat,

Qui ne demande pas d'être compris, complet  
Sans les arrangements secrets de notre esprit.

Ce pourrait être dans le printemps déferlant  
Les bords d'un élément pourpre qui devant lui

Ferait avec son apparence écumer tout le ciel,  
Les desseins d'un esprit jusqu'ici inconnus,

L'esprit d'un être qui vit au cœur d'une graine,  
Lui-même graine d'un fruit mûr, imprévisible.

Les choses sont comme les virent Calvin, Anne  
D'Angleterre, Pablo Neruda à Ceylan,

Nietzsche à Bâle et Lénine sur le bord d'un lac.  
Mais les intégrations du passé ressemblent

A un Museo Olimpico, tellement  
Si peu, notre affaire, qui est l'affaire

Du possible : apparences qui doivent être,  
Apparences qui peuvent peut-être exister.

#### IV

Nietzsche à Bâle méditait sur l'étang profond  
De ces décolorations, il maîtrisait

La mouvance jamais achevée de leurs formes  
Dans le mouvement tout diapré du temps blanc.

Sa rêverie était profondeur de l'étang,  
L'étang, et ses pensées les formes colorées,

Souvenirs excentriques de formes humaines,  
Dans leurs apparences drapées, foule sur une foule étrange,

D'abord, dans une sorte d'extrême affluence,  
Tout à la fin, couleurs assujetties, en songe

A un grandiose inné, une lumière innée,  
L'or du soleil de Nietzsche illuminant l'étang,

Oui : l'or sur les manies, comme l'essaim, qui tournent,  
Tournent dans une révolution perpétuelle...

Lénine sur un banc, au bord du lac, dérange  
Les cygnes. Il n'était pas un homme pour cygnes.

Entre son corps lourd et son regard pas la moindre  
Harmonie. Ses souliers, ses habits, son chapeau

Convenaient à la décadence des silences  
Où il s'asseyait. Les chars étaient tous noyés. Les cygnes

Évoluaient sur l'eau morte où ils reposaient.  
Lénine éparpillait le pain qu'il tirait de sa poche —

Les cygnes s'enfuyaient vers des lieux plus lointains,  
Des rivages distants qu'ils paraissaient connaître ;

Et s'effaçaient. Dans l'espace et le temps : des distances semblables  
Et les cygnes au loin étaient cygnes futurs.

Lénine d'un coup d'œil captait au loin les formes.  
Son esprit relevait les chars noyés au fond.

Lieux, rivages, contrées de demain devenaient  
L'image unique des légions d'Apocalypse.

## V

Si l'apparence est la description sans lieu,  
L'univers de l'esprit, alors un jour d'été,

Même l'apparence d'un jour d'été,  
Est la description sans lieu, un sens auquel

On réfère notre expérience, un savoir  
Insoupçonné, la colonne dans le désert

Où s'allument les colombes. Indifférent  
A l'œil est le regard dans la description.

C'est une espérance, un désir,  
Un palmier qui s'élève au-delà de la mer,

A peine différent de la réalité :  
La différence faite entre ce que l'on voit

Et le vestige en nous de cette différence,  
Pincées de clairs détails qui descendent du ciel.

Le temps futur est la description sans lieu,  
Le prédicat catégorique, l'arc.

C'est un ciel rabougri en train de rajeunir,  
Ses vieux astres se font planètes matinales,

Fraîches dans les descriptions éblouissantes  
Du jour neuf, la juste anticipation, avant lui,

De créatures adéquates, jubilantes,  
De formes attentives dans l'air si léger.

## VI

La description est révélation. Ce n'est pas  
La chose décrite, ni un fac-similé trompeur.

C'est quelque chose de factice qui existe  
Dans sa propre apparence, clairement visible,

Assez proche pourtant du double de nos vies,  
Plus forte que peut l'être une vie effective,

Un texte méritant qu'on naisse pour le lire,  
Plus explicite que l'épreuve du soleil,

De la lune, le livre qui réconcilie,  
Le livre d'un concept possible seulement

En description, canon fondé en lui-même,  
La thèse de Jean le très-généreux.

## VII

Alors la théorie de la description  
Est importante. C'est la théorie du mot

Pour ceux pour qui le mot est l'artisan du monde,  
Du monde bourdonnant, du firmament qui siffle.

C'est un monde de mots à son extrémité,  
En lui rien de solide n'a de solidité.

Des hommes créent leur langue : l'hidalgo sévère  
Vit dans le caractère montagneux de sa langue ;

Et dans ce miroir montagneux l'Espagne apprend  
Ce qu'est l'Espagne et le chapeau de l'hidalgo —

L'aspect de l'Espagnol, un style d'existence,  
L'invention d'une nation dans une phrase,

Une description trouée par la lumière,  
L'inventeur de sujets encore dans la pénombre.

Elle est importante, car tout ce qu'on dit du passé  
Est la description sans lieu, un jet

De l'imagination, qui résonne ;  
Tout ce qu'on dit du futur doit être présage,

Vivant de ses apparences, ressemblant à  
Des rubis qu'ont rougi de rougeoyants rubis.

extrait de «Transport to Summer»  
in *Collected poems of W. Stevens* (New York, A. Knopf, 1980)